

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 36

Artikel: Un coin du Jura : [suite]
Autor: Olivier, U.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188859>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Vous voilà en chasse, battant un vert, l'un à droite, l'autre à gauche, les chiens au milieu. Pour peu que le vert soit étroit, les perdreaux partent à portée de tous deux et quatre coups de feu se croisent. Deux perdreaux tombent. « Hein ! s'écrie le monsieur en se précipitant sur la proie, quel joli coup double j'ai fait là ! » De vos deux coups, nullement question... Intrigant ! filou ! Et il vous prend une envie folle d'épauler votre homme.

La même scène se répète : « Ah ! mais permettez, dites-vous, moi aussi, j'ai tiré !

— Vraiment ? fait notre homme, c'est extraordinaire ! Quand on est si près l'un de l'autre, on n'entend pas les coups de fusil. Nos plombs se sont croisés... J'avais pourtant joliment *mis le bout dessus*.

A propos de la chasse, qui vient de s'ouvrir, on raconte cette jolie anecdote :

On sait qu'à pareille époque les chasseurs ne se préoccupent guère que du gibier à poursuivre. Un soir, dans une réception au palais du roi Victor-Emmanuel, l'ambassadeur d'Allemagne et l'ambassadeur de France furent tout surpris et un peu inquiets de voir le roi d'Italie prendre à part le représentant de la Suisse et l'entretenir, dans une embrasure de fenêtre, avec un entrain et une persistance extraordinaires. Il s'agissait évidemment d'intérêts graves et la question intéressait à coup sûr à la fois la France et l'Allemagne. C'est pourquoi, par une savante manœuvre de salon, les deux diplomates s'efforçaient de se rapprocher le plus possible de Sa Majesté et de saisir au moins quelques bribes de ce qu'elle disait au ministre plénipotentiaire de la république helvétique.

Ce fut — chose extraordinaire — le diplomate français qui arriva, comme on dit, *bon premier*. Il tendit l'oreille, à peu près certain de saisir quelque important secret d'Etat, et voici ce qu'il entendit tomber des lèvres moustachues du roi d'Italie :

— Oui, mon cher ministre, ce satané isard, je le tenais là, au bout de ma carabine. Un isard magnifique, et, crac, je ne sais comment, sur la roche, mon pied glisse.

Ici un juron plus accentué même que le *ventre saint-gris* habituel au Béarnais.

Depuis une demi-heure, Victor-Emmanuel, oubliant les soucis de l'Etat, racontait tout simplement au diplomate suisse ses dernières chasses au chamois dans les Alpes.

La terra que virè.

Est-te la terra que virè déveron lo sélao ; ào bin est-te lo sélao que virè déveron la terra ?

Ma fai, à oûrè cllião que sont bin éduquâ, l'est la terra que virè ; mà porteint cein parè bin molési à cairè à bin dâi dzeins que y'a, kâ seimblie que dévetrai lâi avâi dâi rudès rebedoulâiès perquie. Se le verivè coumeint lè tsévau dè bou, eh bin, vouaiquie ! mà se le virè coumeint 'na rebatta, ne sé pas ! et se le virè, le pâo pas veri autrameint, vu que lo sélao est ào léveint lo matin et ào cutseint lo né.

Portant parè bin que y'a oquie dinsè, kâ n'ia pas

moïan que dâi dzeins rassis qu'ont étâ ài z'écoulès pè Lozena lo diéssont se n'étai pas veré, et ora qu'on vâi tant d'afférès novés qu'on n'arâi pas cru dein lo teimps, on pâo tot cairè. Se lè villio châi revègnont, que deriont-te dâi tsemmins de fai ? Preindriont lo chauffeu po lo diablio, lo mécanicien po on sorcier et lo controleu po on serveint, et ne voudriont pas cairè qu'on chrétien pouessé férè traci asse râi cllião cariolès, sein tsévau et sein bourris-quo. L'est portant behirâo qu'on lè z'aussè pas adé z'u cllião tsemmins de fai, kâ Gueyaumo Tet étai bo et bin fotu se Diesselai l'avâi fé einfatâ dein on wagon dè troisième eintrémi dou gapions, na pas dein onna liquietta po allâ à Chussenaque, et ne sariâ petétrè onco dâi z'allemands. Et lo télégraphe ! Et lo téléphone ! Quoui arâi cru, y'a pî dix z'ans, qu'on sè porrâi dévezâ d'on veladzo à l'autro, sein sailli dè l'hotô et qu'on porrâi criâ ào fu sein boeilâ ! Na ! tot cein c'est dâi z'afférès que sont veré et qu'on ne crâi pas s'on ne lè vayâi pas per tsi no ; et s'on no dit que la terra virè, lo faut cairè, quand bin on ne vâi pas tot betetiulâ. Et pi d'ailleu cein est provâ pè la biblia, qu'on ne pâo portant pas contréderè ; mà faut portant derè que le n'a pas adé veri, coumeint vo z'allâ vairè.

Lo menistrè C, qu'étai on tot fin po lè z'afférès dâo ciet qu'on vâi du que bas, expliquâvè tandi 'na veillâ d'hivai ài dzeins dè sa perrotse coumeint tot cein sè manigansivè per lé d'amont, et lâo desâi que lo sélao ne remouâvè pas de 'na semella et que tot prevolâvè déveron, que mémameint la terra tracivè et torniquâvè coumeint 'na boula dè gueliès.

— Portant, monsou lo menistrè, lâi fâ on gaillâ, qu'étai martsau dè se n'état et qu'étai prâo mâlin assebin, y'é liaisu dein la biblia que Josué arretâ lo sélao, que parè portant bin que l'est lo sélao que virè, sein quiet lè Saintes z'Ecretourès lo deriont pas.

— L'est veré, se repond lo menistrè, que n'étai jamé eimprontâ po repondrè et po savâi sè reveri ; po quand à cein, c'est la pura vretâ ; mà, martsau, ài-vo liaisu dein on autre chapitre que lo sélao sè séyè reinmodâ ?

— Na.

— Eh bin l'est du adon que l'est restâ sein budzi et que la terra sè messa à veri déveron.

— Ora tot est de !

Un coin du Jura.

PAR U. OLIVIER.

IV

Lorsque le bûcheron montagnard s'est suffisamment garni l'estomac, il allume une seconde fois son tabac, se coiffe de quelque chose qui ressemble à un chapeau, mais qui peut à toute rigueur passer pour une casquette ; il attelle *Bron* au chariot et part enfin, d'un pas lent et mesuré. Tantôt le cheval va tout seul, dix minutes devant son maître ; tantôt c'est celui-ci qui coupe au droit par les sentiers : maître et cheval savent où ils vont et se comprennent à merveille. Ils traînent des sapins hors de la forêt, jusqu'à la place où stationne le char ; et là, sans se tourmenter, sans même se mettre hors d'haleine, cet homme fort roulera les grandes billes de vingt pieds avec la hache ou avec ses robustes épaules. Il connaît le

métier à fond ; tout son travail se fait avec une adresse et une aisance qui nous paraissent naturelles, mais que le montagnard ne possède qu'en vertu d'une très grande habitude, d'une prudence consommée et d'une grande habileté. Bientôt les chaînes sont serrées autour des pièces de bois, la hache plantée sur la plus haute bille. Bron se place de lui-même au brancard :

— Hu ! Bron.

Le chariot s'ébranle, les pierres s'écartent ou sont écrasées par les cercles épais des roues. Tantôt le cheval retient le char qui roule tout seul dans les pentes rapides, tantôt il fait de violents efforts pour le dégager d'un mauvais pas :

— Hu ! Bron.

Bron se démène et se cramponne au sol rocheux, pendant que son maître pousse à la roue : le *grépillon* franchi, tout va dès lors sans trop de grincements ou de secousses, jusqu'à la porte de la maison, ou même jusqu'aux abords de quelque scierie éloignée.

S'il tombe de la neige à prendre pied, les bois de construction sont traînés sur le sol, après avoir été écorcés avec la hache dans la forêt. C'est une manière à la fois plus commode et plus expéditive pour gens et bêtes. En quelques endroits, si les pentes sont rapides et la voie gelée, les chevaux deviennent inutiles. Le bois suit la route tout seul, dès qu'il a reçu la première impulsion.

Quand vient le dimanche, le bûcheron montagnard se repose de ses fatigues de la semaine, et le cheval croque son petit foin parfumé, ou fait de bons sommets sur une litière composée de paille d'orge, de feuilles des bois ou de rameaux de sapin. Heureux le maître (et toute sa famille) s'il préfère à la causerie du cabaret la société de sa femme et de ses enfants, les lectures saines, agréables, instructives, la vie enfin d'un être moral, intelligent et pieux !

Il y a plus de trente années, un assez grand nombre des cultivateurs de la plaine vaudoise achetaient des bois dans les forêts de montagne et allaient eux-mêmes en faire l'exploitation. Ils y trouvaient des planches de sapin, des poutres, des chevrons, pour agrandir ou réparer leurs maisons, des débris pour le feu de la cuisine, et même de la feuille pour ajouter à leurs engrangés. Si c'était du hêtre ou du chêne, ils vendaient le meilleur, gardant le reste pour leur foyer. Mais ces derniers avantages ne s'obtenaient qu'au prix de journées longues, excessivement fatigantes et, en tout cas, dispendieuses. Puis il fallait posséder un certain *matériel roulant*, que tous ne pouvaient se procurer sans recourir à des emprunts chez les voisins. Au fond, le profit était bien mince pour quiconque employait à ce labeur des gens ou des attelages loués. Il n'y avait guère que les paysans forts en monde et en bétail qui pussent y trouver un bénéfice réel, et non encore sans courir le risque de se casser bras ou jambes dans un pays et en des travaux auxquels ils n'étaient point habitués comme les montagnards. Leurs fils, qui sont aujourd'hui des hommes faits, comprennent mieux leurs intérêts. En très grande partie ils ont renoncé à cette industrie difficile et d'un champ d'exploitation trop éloigné pour eux. Au lieu de traîner par monts et vaux quelques paires de bœufs maigres et déhanchés, attelés à de vieux chariots composés de toutes pièces, ils engrangent ou élèvent un bétail superbe dans leurs écuries. Attelant leur cheval au char léger qui roule sur le fer doux graissé d'huile d'olive, ils vont chercher du bois de chauffage tout fabriqué aux frais de l'Etat, dans les inépuisables forêts des côtes de Bonmont ou de telle autre partie du domaine public. Cela est beaucoup plus facile et, il faut le dire, aussi, plus rationnel. Puis, dans les petites possessions du

cultivateur vaudois, la sylviculture a fait de notables progrès. Les clôtures de prés humides, le voisinage immédiat de certains courants d'eau, les haies même ont subi de complètes transformations ; et là où ne croissaient autrefois que des épines, ou des broussailles arbustives sans valeur, on trouve aujourd'hui des plantations régulières d'aunes, taillées fort épais qu'on exploite en coupe rase tous les dix ans. Enfin, en renonçant peu à peu à parcourir les bois de montagnes avec leurs attelages, les paysans de la plaine donnent raison au proverbe qui conseille de *laisser l'Allemagne aux Allemands*. Messieurs les bûcherons montagnards ne virent jamais de bon œil ces incursions dans leurs joux noires, comme les vigneronnes des bords du Léman ne comprendraient pas que les gens de *là-haut* vinssent tailler leurs vignes et cultiver leurs coteaux.

(A suivre.)

Petites connaissances pratiques.

Dessiccation des pruneaux. — A moins d'en avoir l'expérience, d'appartenir à des contrées intéressées à bien dessécher les pruneaux, il est assez rare qu'on fasse cette opération d'une manière satisfaisante. Presque toujours on dessèche trop les prunes, tandis qu'on devrait se borner à enlever à ces fruits leur excès d'eau de végétation, afin de pouvoir les conserver non à l'état sec, mais à l'état mou, ce qui est bien différent.

Prenez des prunes tout à fait mûres, lorsqu'elles tombent d'elles-mêmes ou par une légère secousse, étendez-les sur des claires et portez-les dans un four après la cuisson du pain.

Le point essentiel, pour avoir des pruneaux aussi sucrés que possible, c'est de les sortir du four à moitié cuits pour les transporter à l'air, les y laisser se ramollir et *lâcher leur eau*. Au bout de quelques heures, on rapporte les claires au four et les pruneaux s'achèvent.

Voici un joli mot cueilli l'autre jour dans la conversation de deux pasteurs, assis près de moi sur la terrasse du Cercle de Beau-Séjour :

— Mais, dis-moi, as-tu des nouvelles de l'ami X. ? On m'a dit qu'il était de retour dans sa paroisse, après un séjour de trois semaines à Weissenbourg, et c'est fort heureux, car ses paroissiens se plaignent et prétendent qu'il n'est jamais chez lui.

— Possible qu'il soit rentré une fois, mais il est maintenant au Gournigel, où il fait une cure avec Madame.

— Le malheureux ! il fait donc toutes les cures sauf la sienne.

La livraison de septembre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Robert Moffat, l'apôtre des Béchuanas, par M. Aug. Glardon. — Le mari de Jonquille. Nouvelle, par M. T. Combe. (Seconde partie.) — Quatre jours aux grandes manœuvres de 1884 en France, par M. Abel Veuglair. — L'amélioration de la condition des femmes, par M. Léo Quesnel. (Seconde et dernière partie.) — Les études slaves en France. Louis Léger, par M. Edouard Sayous. — Chroniques parisienne, allemande, anglaise, suisse, politique. Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez Georges Bridel, à Lausanne.

L. MONNET.

LAUSANNE. — IMP. GUILLOUD-HOWARD & cie.